

Vingt-six ans de revue : un défi à la durée

Table ronde du 15 mars 2002

André-Alain Morello : Retracer l'histoire de *Sud*, les vingt six ans de cette revue, c'est en effet rendre hommage à une exceptionnelle aventure éditoriale. Est-il besoin de rappeler que bien des numéros de *Sud* sont devenus pour les chercheurs des instruments de travail, citons les numéros consacrés à Simone Weil, à Audiberti, à Lorand Gaspar, à Jean-Claude Renard, à Marguerite Yourcenar. Dans un texte de 1986, issu d'une plaquette de présentation des premiers numéros de la revue, on peut lire cette phrase: « Dans un pays où la capitale domine encore de tout son poids et de tout son passé, *Sud* prétend mener à bien une décentralisation culturelle effective, c'est-à-dire sans concession aux particularismes provinciaux ». En effet, il n'est pas beaucoup de revues non parisiennes à avoir acquis une telle stature, je crois qu'il fallait le souligner. De ce point de vue, *Sud* a aussi une place unique. Pour commencer cette table ronde, on pourrait d'abord rappeler les étapes de l'histoire de la revue, avant de poser la question de son unité. Un mot revient souvent dans les dossiers de la revue, c'est celui d'éclectisme. *Sud* a-t-elle vraiment été une revue éclectique? L'unité de la revue est-elle à rechercher dans le nom de *Sud*, dans l'appartenance à un lieu? Faut-il trouver cette unité de *Sud* dans une « pensée de l'homme méditerranéen » dont parlait Pierre Dhainaut ? Autre question clé, celle de la succession des *Cahiers du Sud* : Joëlle Gardes Tamine écrit dans le numéro 195 de la revue *Marseille* consacré à la poésie à Marseille de 1900 à nos jours que « l'esprit de *Sud* continuait celui des *Cahiers du Sud* en refusant toute forme d'allégeance politique ou spirituelle comme tout avant-gardisme ».

Yves Broussard : J'ai évoqué les étapes de la vie de la revue dans ma communication, lors de la première rencontre. La crise majeure est survenue, bien sûr, à la mort de Malrieu en 1976. Personne ne s'y attendait. Des dispositions furent prises dans l'urgence. Il fut décidé de rassembler à Marseille l'administration et la rédaction de la revue. C'est ainsi que Hugues Labrusse, Simon Brest, Gaston Puel – que Malrieu avait symboliquement nommés membres du comité de rédaction lors de son retour à Bruniquel, après avoir pris sa retraite d'instituteur, afin de ne pas se sentir "trop seul" –

furent "rétrogradés" au rang des collaborateurs. Hughes Labrusse, qui me traita de Pinochet de la poésie, me reprocha notamment l'arrivée de Christiane Baroche, car, selon lui, cela n'était rien d'autre que l'incursion de Gallimard dans le fonctionnement de la revue. L'arrivée de Jean-Max Tixier et de Jacques Lovichi avait aussi paru suspecte à certains car ils appartenaient au groupe d'*Encres Vives*, revue alors dans la mouvance de *Tel Quel*.

Jean-Max Tixier : Contrairement à l'opinion courante, *Encres Vives* n'appartenait pas à la mouvance de *Tel Quel*, ce qui n'empêchait pas le groupe de s'intéresser à ses travaux. La preuve en est qu'un émissaire occulte de *Tel Quel* figurait au comité de rédaction, en la personne d'Alain Duault, dans le dessein de nous rallier ou de nous satelliser. Reste qu'*Encres Vives* était une revue militante des années 70, qui correspondent à sa période de plus grande activité. A ce titre, elle participa à l'effervescence intellectuelle et poétique qui caractérise cette décennie (avec notamment Michel Cossem, Jean-Marie Le Sidaner, Alain Duault, Michel Dugué, Hélène Mozer, Alain Borer, Jacques Ancet, Jacques Lovichi et moi). Elle fondait sa démarche sur la réflexion théorique et les pratiques expérimentales, avec des axes de recherche sur le mythe, la spatialisation de l'écriture, la relation avec les sciences, notamment la biologie moléculaire et les mathématiques. Cela motivait les objections et l'hostilité de Jean Malrieu qui nous regardait comme de dangereux terroristes. Il éprouvait beaucoup de réticences d'abord envers moi, qu'il connaissait pourtant bien, puis Jacques Lovichi lorsqu'il rejoignit l'équipe de *Sud*. Ce point peut être utile pour mieux comprendre la notion d'éclectisme si présente à *Sud*. Il s'agissait d'un éclectisme rigoureux, et cette rigueur imposait des seuils au-delà desquels il cessait de jouer. La détermination de ces seuils dépendait de la composition du comité de rédaction, au gré des arrivées et des départs. En gros, nous refusions d'accueillir des écritures orientées vers la transgression du langage, des écritures trop expérimentales, trop révolutionnaires. Nous considérons qu'il existait pour cela d'autres revues, dont *Encres Vives*. Ce n'était pas la vocation de *Sud*.

André-Alain Morello : Une autre étape importante dans l'histoire de Sud ?

Yves Broussard : La création du prix Malrieu représente une étape importante dans la vie de *Sud*. Ce n'est pas nous qui avons sollicité un mécène, c'est le mécène qui a sollicité *Sud*. M. Jean-Paul Escande, – homme de culture, ne l'oublions pas – qui venait d'être nommé à la présidence de la Société Marseillaise de Crédit, banque régionale nouvellement nationalisée, a souhaité organiser tout de suite quelques manifestations "culturelles" d'audience nationale et même internationale. Il nous contacta et nous demanda de réfléchir à la mise en place, aux frais exclusifs de la banque, d'une opération consacrée à la poésie. C'est ainsi que nous lui avons proposé la création d'un prix annuel de poésie qui s'appellerait Jean Malrieu, en hommage au poète créateur de *Sud*. Par souci d'objectivité, nous lui avons tout de suite suggéré la mise en place d'un jury extérieur au comité de *Sud*. Lequel comité serait chargé de la présélection des manuscrits que nous soumettrions au jury. Pendant dix ans – jusqu'au départ de M. Escande de la S.M.C. –, il y

eut dix lauréats d'expression française dont le manuscrit couronné était publié dans un numéro spécial de la revue et dix lauréats étrangers sélectionnés sur livres publiés en traduction française.

André-Alain Morello : Peut-on dire que la création du prix Malrieu a coïncidé avec une ouverture plus grande vers l'international ?

Jacques Lovichi : L'ouverture vers l'international existait déjà avant la création du Prix Malrieu, mais il est vrai qu'avec le prix Malrieu les choses se sont encore un peu plus ouvertes. Sur tous les plans et notamment du côté des universités étrangères qui se sont abonnées en plus grand nombre. Nous avons tendance à dire, en plaisantant, que nous avons plus de lecteurs à l'étranger qu'en France, et plus de lecteurs dans le reste de la France que dans le Midi. Selon le vieil adage qui dit que nul n'est prophète en son pays, je crois que cela doit être vrai de toutes les revues, et ça l'était pour *Sud*.

Jean-Max Tixier : Cette évolution n'obéissait pas toujours à des objectifs précis. Les choix éditoriaux, les orientations correspondaient souvent à des opportunités que nous voulions saisir. On peut dire que, parallèlement à l'éclectisme de la revue, se manifestait un pragmatisme actif, un pragmatisme fécond qui permettait de repérer les potentialités offertes par ces opportunités. Beaucoup de numéros ont là leur origine.

Yves Broussard : Ce qui a aussi guidé l'ouverture vers l'étranger, ce sont les contacts personnels de certains ; par exemple, le numéro sur le Québec nous avait été suggéré par Frédéric Jacques Temple.

Frédéric Jacques Temple : Ce numéro sur le Québec m'avait été suggéré par ma fréquentation, chaque année, des poètes du Québec que j'avais découverts dans les années 80, et j'avais pensé que cela serait intéressant de créer une sorte de tête de pont entre le Québec et *Sud* en réalisant un numéro spécial. Ce numéro a eu là-bas un très grand succès. En ce qui concerne la revue *Sud*, j'y suis rentré très timidement, d'abord par « Le figuier », qui était un texte que j'avais donné à Ballard et dont Malrieu a hérité. Et c'est par ce « figuier » que j'ai connu Malrieu qui est venu me voir un jour à Montpellier. Il voulait rencontrer Joseph Delteil que nous sommes allés voir ensemble. C'est à partir de ce moment que nous avons correspondu. Mais je n'ai pas fréquenté la revue régulièrement. Ce n'est qu'en 1986 que j'ai été admis à figurer dans le comité de rédaction. Et j'y suis resté fidèlement, bien que je me sois parfois élevé contre des numéros par trop universitaires. A un certain moment, *Sud* était sollicité par des universitaires qui ne trouvaient pas de débouchés ailleurs. Mais je suis resté solidaire jusqu'au bout. Quant à l'unité de *Sud*, elle n'était pas une simple notion géographique. L'esprit de *Sud* est un esprit qui était fait, comme l'avait souligné Joë Bousquet, d'espérance et de dérision en même temps ; la dérision, c'est l'arme du sudiste. Et je crois que la revue *Sud* a bien illustré cet esprit.

Jacques Lovichi : *Sud* était un creuset, on y trouve des directions qui semblaient

parfois antagonistes mais qui ne l'étaient pas. Et il faut dire aussi que ce qui réunissait les gens à *Sud* c'était une très solide amitié fondée non seulement sur le sentiment affectif, mais aussi sur le respect réciproque que nous avons les uns pour les autres.

André-Alain Morello : Un mot sur la crise finale, due à l'arrêt des subventions, mais peut-être aussi à un certain nombre de dissensions marseillaises, à des jalousies. Je pense, par exemple, à un texte dans la revue Agone sur l'héritage des Cahiers du Sud.

Yves Broussard : Nous revendiquons notre appartenance au groupe des héritiers des *Cahiers du Sud*, et certains disaient aussi que *Sud* était "la" revue de "Gaston" (Defferre), alors que la subvention de la ville n'était pas excessive. Quand Vigouroux fut élu maire, il y eut tout d'abord une réduction de cette subvention, puis sa suppression pure et simple. de la ville de Marseille. Ensuite, la DRAC et la région firent de même. L'aide du CNL ne suffisait plus à la poursuite de l'"aventure". Nous avons, à regret bien sûr , "jeté l'éponge".

Jean-Max Tixier : Il faut replacer cela dans un contexte général. Il est vrai que *Sud* s'est trouvé en opposition avec certains groupes et individus, à Marseille. Son existence même semblait les gêner. Il faut aussi rappeler que la revue était placée sous le régime des associations Loi 1901. *Sud* n'avait pas de moyens financiers propres. Pour maintenir le cap et assumer l'ensemble des projets, il était nécessaire de trouver des subventions, donc d'entretenir des relations avec les pouvoirs publics, les administrations territoriales compétentes, ce dont s'occupait particulièrement Yves Broussard, en sa qualité de directeur de la publication. Ainsi, de nos manifestations extérieures, de notre participation à la vie culturelle, se dégageait l'impression que *Sud* fonctionnait un peu comme une revue institutionnelle, ce qu'elle n'était pas. Cet aspect institutionnel a augmenté l'hostilité de certaines personnes.

Jacques Lovichi : Une revue est un organisme vivant qui a une naissance et une mort ; c'est ce qui est arrivé à la revue *Sud* comme à toutes les autres revues. Il est vrai que les manifestations extérieures risquaient de figer un peu les choses, de nous conférer une officialisation que nous ne recherchions pas. Nous luttions même de l'intérieur contre cette officialisation ; d'un autre côté, nous savions aussi qu'il nous fallait payer le prix de notre succès.

Jean-Max Tixier : J'ajouterai une anecdote pour montrer cette animosité à l'encontre de *Sud*. La DRAC avait créé, à l'initiative de Jean-Jacques Boin, une très belle revue, *Impressions du Sud*. Quoique appartenant à *Sud*, j'ai fait partie de son comité de rédaction, où siégeaient Jean-Yves Casanova, Liliane Giraudon, Jean-Charles Depaule, Inès Oseki et quelques autres. A la suite d'un différend, qui s'est peu à peu envenimé, j'ai été amené à donner ma démission du comité de rédaction de *Sud*, en 1990. Lorsque je l'ai annoncé lors d'une réunion d'*Impressions du Sud*, plusieurs personnes se sont ouvertement réjouies de ma rupture avec *Sud*. La nouvelle a soulevé des mouvements

d'allégresse. On s'est écrié "enfin !"

Frédéric Jacques Temple : On peut imaginer que l' héritage des *Cahiers du Sud*, c'était comme l'héritage d'Abraham... Mais je connais très peu les dessous des dissensions marseillaises.

Jean-Max Tixier : Rappelons que les *Cahiers du Sud* avaient un double pôle : Marseille et Carcassonne. Nous avons assumé cet héritage. Des écrivains du Sud-Ouest ont toujours collaboré à *Sud* de façon régulière. Pour la région de Montpellier, ce fut le cas pour Frédéric Jacques Temple, Pierre Torrelles, Jean Joubert. Il s'agissait plus particulièrement de cette partie du Languedoc à laquelle était très attaché Pierre Caminade, natif de Montpellier. Malrieu lui-même était de Montauban et a pris sa retraite à Bruniquel, Gaston Puel et Simon Brest, membres du comité de rédaction, étaient respectivement de Veilhes et Rabastens. Mais, des *Cahiers du Sud* à *Sud*, l'équilibre entre le Sud-Est et le Sud-Ouest a été une constante.

André-Alain Morello : Le côté Sud-Ouest n'était-il pas symbolisé par la colombe cathare ?

Yves Broussard : Oui, c'était une pierre presse-papier que Malrieu avait sur son bureau à Marseille et que j'ai redessinée. Certains disaient que c'était l'oiseau de Braque, ce n'était que la colombe cathare de Malrieu.

Jean-Max Tixier : Je voudrais dire aussi quelque chose sur le fonctionnement de *Sud*. C'était la pagaille la plus totale. J'arrivais d'*Encres vives* ou tout était programmé, organisé, rigoureux. Changement complet ! A *Sud* régnait un folklore, une joyeuse improvisation, un désordre proliférant. Les numéros paraissaient régulièrement mais chacun relevait un peu du miracle. Surtout lorsque la périodicité devint bimestrielle et le rythme effréné. Il arrivait que des décisions soient prises à la dernière minute, après une brève concertation. On se demandait comment ça marchait. Cela a tout de même duré vingt-six ans !

André-Alain Morello : Revenons à la question de l'unité de *Sud*. On a souvent souligné le fait que *Sud* était une revue ouverte, sans ligne idéologique. Tixier a parlé d'une pulsation Sud-Ouest / Marseille, Daniel Leuwers avait évoqué de son côté une « pensée sudienne ». L'unité de *Sud* est-elle à chercher aussi du côté des choix d'écriture ? La revue n'a pas publié d'oulipiens ni de surréalistes, s'opposant ainsi à une remise en question fondamentale du langage. Dans son texte sur « L'impulsion de Jean Malrieu et les grandes orientations de *Sud* », Jean-Max Tixier note également « des oppositions nécessaires à la dynamique de la revue » et distingue « deux tendances complémentaires : un courant spiritualiste, volontiers intimiste, dans lequel l'expression du moi demeure prépondérante, et un courant matérialiste et logicien, qui fait de la poésie un instrument de connaissance ».

Jean-Max Tixier : Oui, il s'agissait de faire vivre ensemble, en bonne intelligence, des gens venant d'horizons très divers et d'une grande variété de formation. Si l'on interroge les membres du comité de rédaction sur leurs poètes de référence, les œuvres qu'ils admirent, on peut discerner deux tendances : celle d'une poésie humaniste, fondée sur l'expression de soi, la recherche d'une élévation éthique, et une deuxième voie marquée par une relation plus matérialiste au langage, où celui-ci, instrumentalisé, devient en quelque sorte un moyen de connaissance. D'un côté, on avait Aragon, Char, Jaccottet, de l'autre, Saint-John Perse, Caillois, Ponge, Tortel. Bien sûr, il s'agit là de dominantes, les choses n'étaient pas aussi nettement tranchées.

Yves Broussard : Il y a eu aussi des numéros à thèmes : *Méditerranées*, *La traduction*, *Eloge de Babel*, pour n'en citer que quelques-uns. Nous voulions ainsi élargir encore le champ de nos investigations.

Jean-Max Tixier : Il est singulier que l'un des projets de numéros à thème qui a causé le plus de remous, et n'a finalement pas pu aboutir, soit celui sur le sacré.

Yves Broussard : Un autre qui n'a pas abouti était celui sur l'érotisme.

Jean-Max Tixier : Oui, ces deux projets n'ont pas pu aboutir parce qu'ils ont créé, au sein du comité de rédaction, des conflits très durs. En ce qui concerne le numéro sur le sacré, il s'agissait d'oppositions philosophiques et idéologiques. Pour le numéro sur l'érotisme, l'affrontement se faisait entre les pudibonds, les moralisateurs, et ceux qui ne l'étaient pas. Certains redoutaient que nous donnions une image défavorable et préjudiciable à la revue.

Intervention de Robert Sabatier sur les rapports entre *Sud* et la jeune poésie occitane.

Yves Broussard : il n'y avait pas d'opposition. Il y a eu par exemple un numéro sur Max Rouquette. Malrieu s'en sortait quelquefois en disant que nous étions des "occitans d'expression française".

Jacques Lovichi : Il faut être honnête jusqu'au bout. D'une part, nous avions peur d'être assimilé à quelque chose de « régional », et d'autre part, nous ne trouvions pas chez la plupart des poètes occitans ces qualités d'exigence que nous réclamions, et lorsque nous en avons trouvé, ils ont eu leur place dans la revue comme tous les autres poètes.

Jean-Max Tixier : Il faut préciser que se développait, à cette époque, un mouvement occitan extrêmement actif et virulent, à caractère politique, social, économique, linguistique et littéraire. Michel Laffont, Yves Rouquette, Pessemesse, menaient ce combat avec violence et dogmatisme. Je me souviens d'une séance particulièrement houleuse, à Montpellier, où les occitans avaient attaqué, avec une

grossièreté inacceptable, Andrée Chedid, dont Pierre Oster avait publiquement pris la défense. Nous ne voulions absolument pas entrer dans ce débat. Nous avions le sentiment qu'il ne nous concernait pas.

Frédéric Jacques Temple : Les années 70 étaient celles où un occitanisme aigu sévissait, et ces poètes refusaient systématiquement d'être traduits en français. Ils se publiaient entre eux, et ils commettaient ainsi une erreur monumentale.

André-Alain Morello : Un mot peut-être sur les numéros spéciaux consacrés à de grands auteurs. J'ai été très frappé par des manques. Par exemple l'absence de Camus ; pourtant l'admirable fin de *L'Homme révolté* me semble un beau manifeste sudiste...

Jacques Lovichi : C'est une malédiction que nous partageons avec les *Cahiers*. Jean Ballard avait reçu les textes d'un jeune auteur encore plus au Sud, c'était *Noces* de Camus. Ballard était d'accord pour le publier, mais le comité de rédaction était contre... Ce qui prouve que tout le monde peut se tromper...

CE CHANT

Ce chant, je l'ai mené le plus haut que j'ai pu.
Il est encore ensoleillé, mais sa soif de lumière est telle
Qu'il ne m'appartient plus.
Mon visage reste dans l'ombre.
Je me retourne vers la maison qui l'a nourri.

Enfant perdu désormais, sans attache ni mémoire,
Qu'il aborde aux plages sans fin,
Qu'il sublime les matins changés en rivière,
Qu'il affirme l'amour dont il est né.

On reviendra par les chemins emplis de nuit.
Le cœur est pur d'avoir imaginé.

Ma récompense, c'est l'oubli.

Jean Malrieu
(poème placé en ouverture)

du numéro 100-101 de la revue *Sud*)

à Jean-Guy Pilon

J'ai pris la foëne et le harpon
au-delà des forêts, des lacs sans nom,
des mille rivières,
dans une mince pirogue de tremble
qui me berçait.

Je me suis réveillé sur la plage
immense et vide de la Mer sauvage,
où dans les sables bat encore
le cœur rebelle
de mon requin
sous le soleil furieux
qui sonnait à grands coups
dans ma tête,
tandis que je tirais sur le filin,
et mon fer plongeait avec le fauve
dans l'eau verte bouillonnant
comme des entrailles.

En ce jour couleur d'apothéose
je titubais sur le gaillard d'avant
dans les giclées d'écume et les semonces
de la Bête innommable
hérissée d'anciennes ferrailles,
de grappins, de crocs inimaginables
et de trente harpons rouillés
que je ne cesse en rêve de lancer
sur le squalé de mon enfance dans une rage inguérissable.

FREDERIC JACQUES TEMPLE
(extrait de la revue *Autre Sud* n° 5, juin 1999)

TRAJET

Le soc d'un train soulève des collines rousses,
Sous de sombres flambeaux les cyprès, la brume couvre
A peine le prévisible futur.
Peut-être un cheval noir dans un labour
D'une ancienne alliance ressort l'inutile traité ;
Des églises, des granges béent sous la ruine des toits,
Les feuilles s'amassent mortes aux grilles de l'écluse;
Où sont les sources de la terre
Qui maintenant pèse à l'esprit ?

L'âge pourtant ne serait qu'illusion,
On reste enfant dans l'abandon de sa jeunesse :
Le beau visage au reflet du vitrage ranime à contre-ciel
L'émotion de boire clandestinement à une eau libre.
Bientôt d'ailleurs il se précise ou s'efface : on est à quai.

ANDRE UGHETTO